

JEAN-PIERRE GUILLON
Le rêve est une pierre
dans le jardin de la réalité

1.

Il fait très froid dans cette région voisine du cercle polaire où je suis venu faire une enquête ethnologique qui s'avère sans objet, puisque l'endroit est entièrement désert. Je suis terré au fond d'un igloo en train de grelotter, quand un Européen entre dans mon abri pour m'avertir que l'océan arrive à toute allure, et que la mer est là, à quelques pas. Je m'empresse de sortir pour observer le phénomène et commencer mes expériences. Mes appareils me confirment tout d'abord l'absence totale de salinité dans les eaux marines, à cet endroit.

Moi qui croyais être dans une zone polaire, je suis surpris par tout ce que je vois : le temps est magnifique, la végétation abondante, et des enfants s'amuse au bord de l'eau. L'un d'eux, qui vient de se faire éclabousser par ses camarades de jeu, se dirige en courant à ma rencontre. Il se jette dans mes bras, comme pour trouver une protection, mais je m'aperçois que le montant de ses chaussures est recouvert de sperme. C'est sans doute une coutume de son peuple mais, avant que ses petits amis ne l'aient rejoint, j'arrache une touffe d'herbe pour le nettoyer du mieux que je peux.

(Mai 1963)

2.

Tout en déposant sur la table la boisson que je viens de commander, la serveuse de café me confie qu'elle n'a pas de chance en amour, aucun homme n'ayant encore accepté de coucher avec elle. Ses confidences en un tel lieu me semblent étonnantes, et je la suis, sans me faire prier, jusqu'à la porte de l'immeuble où elle me dit habiter. Elle tient à monter seule la première; quant à moi, je dois attendre quelques instants, mais je me perds ensuite dans les numéros des boutons d'ascenseur et je me retrouve finalement dans la rue. Sur le trottoir, la foule s'est attroupée autour de l'échoppe d'un astrologue. L'homme, les yeux bandés, tend vers le ciel un tube noir recouvert de petites étoiles brillantes, d'où sortira dans quelques minutes un message à l'encre sympathique, touchant l'avenir du premier gogo payant.

Tandis que la foule attend avec impatience l'issue du verdict céleste, je ne sais ce qui m'arrive, mais je me trouve en état de lévitation. Je monte et je descends entre les fils électriques, sans me faire aucun mal, et je lance à tue-tête des supplications dérisoires : «Paganini, Paganini, priez pour nous !» Tous les gens réunis là me connaissent bien, puisque ce sont des voisins du quartier, et personne n'en revient de me voir accomplir de semblables prodiges.

(27-28 septembre 1963)

3.

J'ai peint une toile de toute petite dimension que j'ai fait encadrer chez un excellent artisan. Il vient de me la retourner et j'admire le cadre, immense et luxueux, qu'il a taillé pour elle et qui lui donne un relief imprévu. La toile représente la fenêtre d'une maison, aux vitres très bombées, comme vues à travers un miroir déformant. Les vitres sont traversées, de haut en bas, par une tige de chardon en fleur.

Fixée dans le bois du cadre, une plaque de cuivre porte, gravé, le titre que j'ai donné à mon œuvre : *L'Humour des Pauvres*.

(27-28 juin 1974)

4.

En gare de Gèvres (?), la marchande de tabac offre à ceux qui descendent du train, «mais jamais, dit-elle, à ceux qui vont partir», un petit souvenir de la ville. J'attends que les voyageurs qui me précèdent aient remis leur ticket et, quand mon tour arrive, je reçois mon cadeau de la municipalité : une photographie qui représente un fauteuil d'enfant, en bois blanc, dont le dossier et les accoudoirs sont ornés d'une suite d'emblèmes, peints, sculptés ou collés à même le bois. Parmi les éléments qui entrent dans la composition de ces trois «équations de choses» — une pour le sommet du dossier, les deux autres pour chacun des accoudoirs —, je m'étonne de la répétition du thème de l'entonnoir.

Je m'enquiers, auprès de la généreuse et charmante donatrice, de l'origine de ce fauteuil et j'apprends que je pourrai m'en faire rapidement une idée plus précise, puisque l'original est exposé dans la vitrine d'une des deux «boutiques sexuées» de la ville, lesquelles sont en vis-à-vis dans la rue principale. C'est ainsi qu'on les appelle à Gèvres, non qu'elles soient apparentées à de quelconques sex-shops actuels, mais parce qu'elles sont véritablement sexuées, l'une (mâle) à droite, l'autre (femelle) à gauche de la rue. Comme je cherche à savoir ce que des boutiques aussi singulières peuvent proposer à la vente, «mais c'est simple, me répond la marchande de tabac, c'est très simple : vous y trouverez TOUT».

(2-3 juillet 1982)

5.

Au cours d'une promenade nocturne dans les rues de Paris, un ami me fait des aveux auxquels je ne m'attendais pas, étant donné sa réserve habituelle sur ces questions : la chance l'a quitté, sa vie sentimentale est un fiasco complet, et sa pauvre enfant est tellement faible qu'elle risque à chaque pas de s'effondrer sur le trottoir. Il me la confie, en me priant de la soutenir et de ne pas lui lâcher le bras.

Nous arrivons dans des ruelles que je ne connais pas, et je comprends enfin pourquoi il a besoin de mon aide. C'est que lui est très occupé de son côté ! Il sort de sa poche une grosse lime et, dès qu'il aperçoit quelque part (sur un monument, sur des plaques indicatrices) le mot «guerre», il se jette dessus avec rage et entreprend de limer le début du mot. Ainsi, partout, «guerre» devient «erre». Il me conduit de la sorte au cimetière du Père Lachaise où, selon lui, est enterré le marquis de Sade; et là, je le vois à son affaire puisqu'il est entré dans le quartier réservé aux morts des guerres 14-18 et 39-45.

(15-16 juillet 1984)

6.

«Mon premier, c'est Désir.
Mon deuxième, c'est Souffrir...»

Je n'ai pas le temps de finir cette charade, que j'ai puisée purement et simplement dans les premiers vers d'une chanson à la mode, car le vieil inconnu à qui je sou mets ma devinette, ne cesse de me tourner et retourner les mains en tous sens pour y trouver, dit-il, mes chances de vie ou de réussite. Mais il n'y a que les chances en amour qui m'intéressent, et, comme il se prétend grand connaisseur en chiromancie, je lui demande d'examiner ma main droite. Il s'en empare vivement, et se met à découper avec un rasoir la fameuse ligne de cœur sur toute sa longueur. Puis il écarte délicatement les chairs et par la déchirure, je vois dans ma main de minuscules oursins et des noix de coquilles Saint-Jacques.

(15-16 octobre 1984)

Jean-Pierre Guillon